

Zeitschrift: Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari
Herausgeber: Société suisse des traditions populaires
Band: 41 (1951)

Artikel: Vieux langage et traditions du Jura
Autor: Beuret-Frantz, Jos.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1005719>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

«Nous avons estimé que le zèle du Magistrat de la dite ville, lorsqu'il a fait une déffense absolue aux boulangers de faire et débiter des gateaux et autres patisseries que vous appelez friandises, a été plus ardent que discret. En effet, si quelques jeunes gens ou quelques mendiants en font abus, il n'est pas juste de priver les habitants de la ville qui sont plus à leur aise et surtout les passants et voyageurs de cette petite ressource. Nous vous mandons donc de faire relever instamment ladite inhibition en notifiant cependant au Magistrat que notre intention n'est pas d'autoriser les excès auxquels le débit de cette pâtisserie peut donner lieu à l'égard de certaines personnes de la ville, ni la gêner, de statuer et faire telle déffense qu'il jugera à propos sous votre autorité et inspection pour restreindre ceux qui peuvent s'en être rendus coupable . . . »

C'est ainsi que le bon coeur et le bon sens du prince eurent raison de la rigidité des ordonnances de la petite ville épiscopale de Saint-Ursanne . . .

Vieux langage et traditions du Jura

Par Jos. Beuret-Frantz, Berne

Toutes les fois que les vacances me le permettent, je retourne dans mon Jura natal, caché derrière le rideau frangé des noirs sapins. On y travaille dur et pourtant la bonne humeur, la malice et la poésie y ont droit de cité. Mes amis les paysans y parlent une langue pittoresque, un français patoisant très vigoureux qu'il m'est doux de pratiquer et que je trouve plus instructif d'observer. Leur langage quotidien est tissé de ces termes anciens, échappés comme par miracle à l'usure du temps, pétris de la substance du passé qu'ils ressuscitent. Chez nous: marcher lentement c'est marcher *bellement*, le jardin demeure le *courtil*, la lessive s'appelle: la *bue*, la *buée*, aller à l'église c'est toujours aller au *moutier* comme y allaient autrefois nos aïeules.

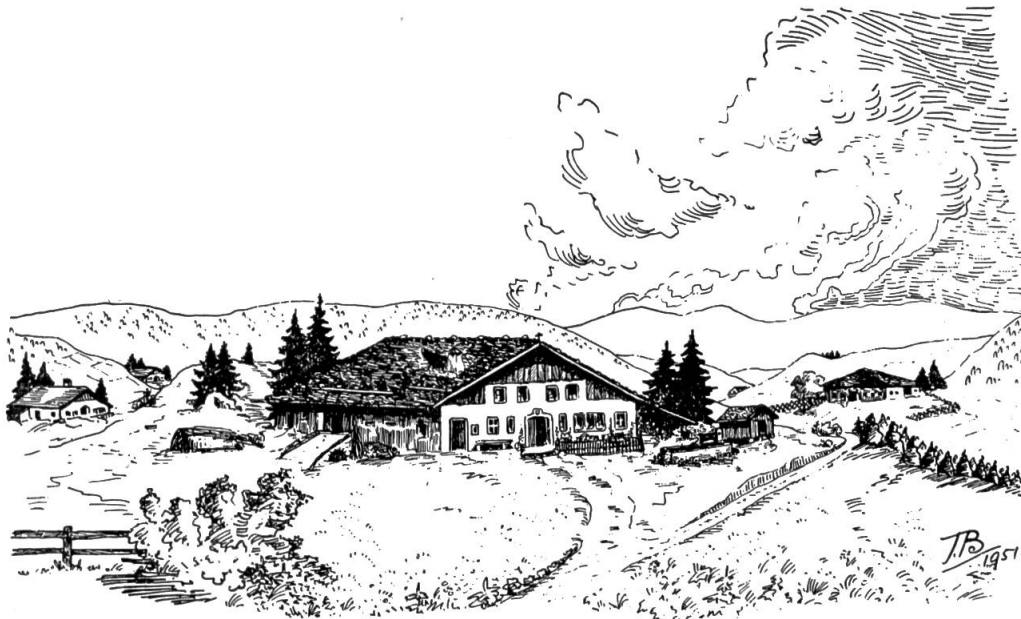
Les termes gardent toute leur spontanéité expressive, leur étude constitue une récréation philologique que l'on peut s'offrir, non dans la poussière des bibliothèques mais dans la douce quiétude d'un soir d'été, sous le grand tilleul du village ou sur le banc adossé à la ferme, près des paysans qui s'y reposent un instant.

Plaisir de poète aussi. Notre sensibilité s'éveille au contact de ces mots enrichis de la substance du passé et qui en chantent la simple et austère beauté. Accompagnez-moi à la *Chenevière*; ce nom éveille immédiatement le souvenir des *macqueries* et des danses sur l'herbe du pâturage, celui encore des *peigneurs de chanvre*, de la *veillée des fileuses* (les filées) avec la *chanson des rouets*, les *conteurs*, les *rondes* et les anciennes mélodies du pays, enfin il fait

penser aussi à nos *tisserands* qui tissaient le *droguet*, cette inusable étoffe bleutée, employée pour la confection des vêtements de travail des hommes et des femmes et qui fit donner à nos laborieuses paysannes le beau nom «d'abeilles bleues». Le *Pré au Roncin* évoque, lui, cette pièce de terre dont le revenu servait à indemniser ou doter le paysan-étalonnier, de ces contrées adonnées à l'élevage du cheval. Le *Champ à la Dame*, rappelle de son côté les douces légendes de la fée des Sapins ou de la Dame de Chanteraine, protectrices des filles sages et des fileuses. Il y a aussi les *euches* ou les *ouches de la grippe*, ces jardins haut perchés qui dominent le village. On monte sur ce coteau par un chemin fait de l'empreinte des pas des tout vieux à laquelle s'ajoute celle des générations successives et actuelles qui continuent à étaler là, en carrés égaux, toutes les nuances du vert imagées par la variété des légumes qui y croissent, entourés de pivoines, de flox et de sauges. Je crois que seules les oreilles rustiques peuvent ouïr pleinement certains mots qui disent plus que d'autres le charme du foyer. En 1943, j'avais visité le château, avec la chapelle du Muzot et l'église de Rarogne, ces lieux, gardiens du souvenir de Rilke après avoir été inspirateurs de son œuvre. Un ami me disait alors combien Maria Rilke, le grand poète qui était autrichien, regrettait de n'avoir pas trouvé dans sa langue maternelle un vocable qui eût le même sens et la fine beauté de notre mot verger. Ce simple mot était pour lui tout un poème: des arbres, le chant des abeilles, l'odeur âcre des fleurs champêtres, la fraîcheur de l'herbe. J'aurais voulu pouvoir lui dire aussi ce que sont pour nos paysans jurassiens nos vergers et nos courtils autour de «l'outa» avec un coin d'arbres fruitiers, une bordure de groseilliers et en automne une corbeille de fruits odorants. Il me semble encore manger de ces pommes d'Ajoie ou de Montfavergier que l'on garde pour l'hiver. On les croque à belles dents avec un demi-doigt de kirsch de Charmoille ou de gentiane de la Montagne, un morceau de pain de froment et des *neusilles* (noisettes). Jamais on ne touche à la miche sans faire au préalable avec le dos du couteau le signe de croix sur la croûte dorée et en aucun cas on ne tolère qu'elle soit placée sur la table sens dessus dessous, on dit aux enfants que ce geste fait pleurer l'enfant Jésus et la croyance populaire admet que cette façon porte malheur à la famille, qui entoure le pain d'un grand respect¹.

La fidélité du souvenir dans le Jura est traduite fortement et simplement, surtout pour ce qui concerne les sentiments domestiques. Tout l'attachement au foyer se résume en cette expression consacrée «*Chez nos gens*» ceci veut dire la maison mère, l'*outa* patriarcal, où vont notre tendresse et notre vénération.

¹ A La Roche on dit à celui qui agit ainsi: «*T' a fôta dè konfèchq*»: tu as besoin de te confesser. F.-X. B.



La ferme jurassienne dans son cadre naturel

Au premier plan la ferme du type Burgonde, la plus courante, mais qui couverte en « bardeaux » (tavaillons) se fait rare. A droite la ferme du type Alaman, basse avec uniquement un rez-de-chaussée, et pas de cheminée. La fumée pénétrant sous la voûte de la cuisine, s'échappe ensuite par des ouvertures ménagées sous les bords du toit à quatre ou cinq pans. On trouve encore ce type de maisons aux Geneveys, aux Franches-Montagnes. Au village du Peuchapatte (1129 m), chose curieuse, d'un côté de la rue, les maisons sont toutes du type Alaman et de l'autre côté Burgonde. Ce détail a été relevé dans l'étude « moeurs et coutumes des F. M. » 1920 A. E.

Dessin de J. Beuret-Frantz

Notre architecture paysanne n'a pas trente-six modèles, elle fonde sa théorie et sa pratique sur deux principes seulement, d'où l'on voit qu'elle est sage et sans prétention. Deux proverbes : On fait avec ce que l'on a — (le bois et la pierre) — La beauté ne se mange pas à la cuiller ! — Principes indiscutables qui conduisent à bâtir solide. Chez nos paysans, le bon sens est arbitre souverain en toute occasion, c'est ce qui les caractérise. Il ne faudrait pas en déduire que le sens esthétique leur manque. On sait bien que le Créateur ne leur a refusé, ni une qualité, ni un défaut. Mais pour comprendre ce qui se dit ou se fait dans le pays, il faut en connaître les usages. Or il est établi depuis toujours, que pour mériter un brevet de beauté, il faut surtout donner une impression de force, de solidité. La richesse n'a pas d'autres signes extérieurs. Par exemple : êtes-vous curieux d'évaluer la prospérité d'une ferme, sans violer le secret du « *bas de laine* ». Voici la formule, je la tiens d'un vieux terrien finaud, dont les pensées sont d'une grande sagesse sur les choses ordinaires de la vie : « Quand vous voyez près d'une ferme, une belle grosse fermière, une belle grosse jument, un beau

gros fumier, vous pouvez dire: «Ça c'est des gens bien»! Du reste les jeunes paysans en quête d'une fiancée, n'ignorent point cet ancien dicton.

La ferme jurassienne. . . . C'est un carré de muraille le plus souvent trapu, qui porte sans effort les deux vastes ailes du toit plié comme une coiffe, un austère fronton de lambris délavés achève la façade, le tout parfois signé d'une croix au fin sommet.

Le Jura pastoral est aussi la terre d'élection des sobriquets et des surnoms. Ces surnoms portent parfois sur quelque particularité physique ou morale. De là ces Piédart (grands pieds) ces Ballant ou Bancal (boiteux) ces Bésicles, Brelu (porteurs de lunettes) ces Niflet (difficiles, délicats sur la nourriture) ces Fouille-pot (hommes tâtilons, qui aiment à se mêler des petits détails du ménage) et nous abrégeons. Les descendants infortunés de ceux qui furent décorés des ces vocables auront beau avoir des pieds de Cendrillon ou les plus beaux yeux du monde, même le plus robuste appétit, tant pis pour eux, il resteront Piédart, Bancal, Brelu ou Niflet jusqu'au jour du jugement Ajoutons à la décharge de nos gens que ces sobriquets ont souvent une utilité, ils servent à s'y reconnaître dans ces petits villages où parfois il n'existait que quatre à cinq noms patronymiques, portés chacun par huit ou dix familles différentes.

Etrange chose sans doute que le peu de noms dans certains villages où vivent encore rivés à la terre, des descendants des premiers défricheurs appelés par le Prince-évêque Imier de Ramstein. Doit-on y voir la survivance tardive d'un vieil usage patriarcal qui peuplait le village des enfants et des petits-enfants du fondateur? Il se peut, sur ce sol séculaire, tout saturé de tradition. On la foule inconsciemment à chaque pas, et même dans des détails bien humbles et bien vulgaires, on est sûr de retrouver, rehaussant le tout, la silencieuse noblesse, qui sourd d'un très ancien passé.

Ces gens qui baptisent leurs semblables, font des proverbes comme s'il en pleuvait. Ils défilent et avec eux la gaillardise populaire. «Le diable s'arrête toujours sur les gros monceaux» diront-ils malicieusement pour parler de l'homme déjà riche qui fait un héritage. On dira aussi d'une personne étonnée «qu'elle revire des yeux comme un chat accroupi sur un tas de blé», d'un amoureux qu'il est aussi fou de sa belle qu'un pauvre de son *sachot*. Une autre jolie comparaison; voici une petite fille: elle est aussi éveillée qu'une corbeille de *rates* (souris). Certaines distinctions ne sont pas méprisables: on dit, de celui-ci qui a fait de grosses affaires, qu'il est simplement «*riche d'argent*». Cette discrète restriction ne doit-elle pas réjouir le cœur du poète et l'esprit du sage. Ailleurs c'est une image hardie, le faucheur donne le dernier coup de faux: «*Il barbe son pré*» — Le crépuscule vient, les choses de la campagne se noient dans l'ombre, on dit: *le temps s'annuite*. Parfois c'est un mot ailé, dont la caresse légère est douce à l'oreille et à l'âme. En voici un que l'on réserve pour les moments rares de la vie,

où le bonheur vous transfigure. Vous vous sentez libéré de ce monde méchant et pesant, la joie vous enlève dans son paradis. Dans notre langage populaire on dit cela en trois petits mots: mon cœur *oisèle*! N'est-ce pas charmant?

L'arrivée du mois de mai et du feuillu appelé «le mai» a été saluée autrefois par des chansons populaires typiquement locales, encore connues. Les jeunes gens allaient fleurir la porte de leur belle ou y accrocher un «*mai*»; s'il était une épine, le cadeau n'avait rien de gracieux mais le sapineau reste encore le suprême honneur. Le promis y suspendait une cage avec un oiseau, symbolisant par là son engagement et affirmant «son cœur prisonnier»! Au 15 mai, date de la mise au pacage, on fait bénir le bétail puis les sonnaillles avant que leur carillon n'égaie la campagne. A la S. Jean, les bergers couronnent leurs troupeaux en échange d'un cadeau... de leur maître, mais les feux de joie ne s'allument plus. Le dernier illumina la roche de S. Brais, qui cacha si longtemps dans son antre les secrets de la préhistoire jurassienne et d'où l'on aperçoit tout ce vieux pays de traditions. Une ancienne légende veut que la Fée Arie veille sur le Jura du haut de la tour du château de Milandre. La nuit, accoudée aux créneaux du donjon, elle prie pour la conservation de la terre jurassienne qu'elle voit toute et l'âme du pays vibre en devinant sa présence.

Le compliment du «bouquet»

(La konpyiman di bóka)

(Patois de la Montagne des Bois)

par *Jules Surdez*, Berne

On appelle «levure»¹, dans le Jura bernois, le montage de la charpente d'un nouveau bâtiment. Quand ce travail est achevé, on arbore le «bouquet» sur la poutre faîtière. C'est un sapinet orné de rubans de fil ou de banderoles de papier multicolores.

Aux Franches-Montagnes, à Saignelégier entre autres, les jeunes filles du lieu l'apportent en cortège jusque sous les combles. L'une d'entre elles le remet au maître-charpentier en lui adressant un gentil compliment qui, autrefois, était prononcé en patois.

Une vénérable nonagénaire du Cerneux-Godat, à la mémoire fidèle, m'a permis de transcrire, en 1900, le discours de «levure» ci-dessous. La «Conférence des filles» de la paroisse des Bois l'avait chargée à mainte reprise, dans sa jeunesse, de le réciter en offrant le «bouquet».

¹ *lvur* (Les Bois), *yvur* (Epauvillers).